

Opinion

Défense de Bernard-Henri Lévy

J'ai une vieille habitude : quand un livre, un film, une pièce de théâtre ou une personnalité médiatique réveillent, pour une quelconque raison, les bruits et les fureurs des contemporains, j'essaie d'imaginer ce qui restera de cette personne, de cette pièce, de ce film ou de ce livre, vingt ans, trente ou cinquante ans plus tard.

Imaginons que nous sommes en l'an 2020, 2030 et que l'on juge le « phénomène BHL » et sa première pièce de théâtre. Mettons-nous à la place d'un amoureux de l'art scénique, d'un lecteur du XXI^e siècle. Comment lira-t-il cette pièce ? Un texte qui épouse les angoisses, la confusion — les bruits et les fureurs — des années quatre-vingt dix. Le lecteur se trouvera en face d'une œuvre courageuse qui, dans les années quatre-vingt dix, vient à l'évidence remplir un vide. Il comprendra que l'écrivain du « Jugement dernier » a utilisé le personnage du réalisateur comme un alter ego. Et ce personnage s'analyse et se juge. Il juge aussi ses semblables d'hier et d'aujourd'hui, les motivations, les peurs, l'espoir et le désespoir d'une époque.

Il y a crime à vouloir tuer BHL.

Car il y a beaucoup d'humour dans ce texte de Bernard-Henri Lévy. L'homme s'autocritique souvent sans concession et, qui plus est, sans regrets ni amertume. Certes, le lecteur de demain trouvera à la pièce quelques longueurs, bon nombre de citations et de « mots-clés » destinés surtout à chatouiller le public initié d'une générale très parisienne. Il pourra en être agacé. Par contre, il sera ébloui par la langue vibrante — éblouissante même —, par des dialogues d'une efficacité théâtrale d'une rare beauté. Demain, qui peut affirmer qu'on se souviendra encore — anecdotiquement parlant — de Sartre et du « Castor », des ragots sur les uns et des jalousies de quelques autres ? Cette merveilleuse et drôlatique scène entre deux hommes — deux clowns — restera dans les annales, comme Bouvard et Pécuchet font encore rire.

« Le Jugement dernier » comporte certaines faiblesses de structure. Mais il y a crime à vouloir tuer BHL et son premier texte scénique. Le théâtre français agonise, nous le savons tous — critiques et auteurs, spectateurs et acteurs —, de ce « culte aux morts » pour illustres qu'ils soient — à travers lequel quelques naïfs ou pas mal de pervers voudraient nous faire croire « qu'il n'y a plus d'auteurs dramatiques en France ». Le principal défaut de Bernard-Henri Lévy ne viendrait-il pas plutôt d'être vivant, trop vivant même ? Faut-il donc le tuer pour le revisiter demain, l'âme en paix et le regard objectif ?

Pour tous ceux qui veulent défendre le théâtre dans cette fin de siècle, la présence de Bernard-Henri Lévy sur la scène française d'aujourd'hui est totalement nécessaire.

Eduardo MANET

NOTE. — Après Alain Robbe-Grillet à la une du « Journal du Dimanche », Louis Pauwels en ouverture du « Figaro Magazine », Arrabal cette semaine dans « l'Événement du jeudi » (pour ne citer que les plus illustres), Eduardo Manet répond à la critique. Tant de répliques induisent une question : l'auteur serait-il mauvais joueur ?

Eduardo Manet parle des « bruits et des fureurs » qu'aurait réveillés la première pièce de Bernard-Henri Lévy. Or, bien au contraire, c'est avec un grand calme et un véritable respect des ambitions de l'écrivain que la critique, dans la presse écrite, à la radio comme à la télévision, a analysé le spectacle. Eduardo Manet n'ignore pas comment sont traités certains dramaturges contemporains : on a vu la critique prendre beaucoup moins de gants avec les Michel Deutsch, Bernard Chartreux, Jean-Christophe Bailly ou Patrick Besson, par exemple.

Entendre la délicieuse Arielle Dombasle évoquer ici et là l'incompréhension qui accueillit les premières œuvres de Beckett et de Ionesco est un plaisir trop exquis pour qu'on le refuse. Comme dit Manet, attendons 2030.

A. H.